

JORGE SEMPRUN

EXERCICES DE SURVIE

récit

INTRODUCTION DE RÉGIS DEBRAY

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LE GRAND VOYAGE, 1963 («Folio» n° 276).
- LA GUERRE EST FINIE, 1966.
- L'ÉVANOUISSEMENT, 1967.
- LA DEUXIÈME MORT DE RAMÓN MERCADER, 1969 («Folio» n° 1612).
- LE « STAVISKY » D'ALAIN RESNAIS, 1974.
- LA MONTAGNE BLANCHE, 1986 («Folio» n° 1999).
- L'ÉCRITURE OU LA VIE, 1994 («Folio» n° 2870).
- ADIEU, VIVE CLARTÉ..., 1998 («Folio» n° 3317).
- LE RETOUR DE CAROLA NEHER, *Le Manteau d'Arlequin – Théâtre français et du monde entier*, 1998.
- LE MORT QU'IL FAUT, 2001 («Folio» n° 3730; «La Bibliothèque Gallimard» n° 122. Accompagnement pédagogique par Vladimir Angelo et Brigitte Wagneur).
- VINGT ANS ET UN JOUR, 2004 («Folio» n° 4364).
- LE FER ROUGE DE LA MÉMOIRE, *Romans : Le Grand Voyage - L'Évanouissement - Quel beau dimanche! - L'Écriture ou la vie - Le Mort qu'il faut. Préfaces. Essais : L'Arbre de Goethe - Mal et modernité - Ni héros, ni victimes. Weimar-Buchenwald - L'Expérience du totalitarisme*. Collection Quarto, 2012.
- EXERCICES DE SURVIE, 2012.

Chez d'autres éditeurs

- L'ALGARABIE, Librairie Arthème Fayard, 1981 (Repris en «Folio» n° 2914).
- MONTAND, *La vie continue*, Denoël, 1983 (Repris en «Folio actuel» n° 5).
- FEDERICO SANCHEZ VOUS SALUE BIEN, Grasset, 1993.
- MAL ET MODERNITÉ, Climats, 1995.
- NETCHAÏEV EST DE RETOUR, J.-Cl. Lattès, 1996.
- AUTOBIOGRAPHIE DE FEDERICO SANCHEZ, Le Seuil, 1996.
- LES SANDALES, Mercure de France, 2002.
- QUEL BEAU DIMANCHE !, Grasset, 2002.
- L'HOMME EUROPÉEN, en collaboration avec Dominique de Villepin, Plon, 2005.
- UNE TOMBE AU CREUX DES NUAGES, Climats, 2010.
- SI LA VIE CONTINUE..., Entretiens avec Jean Lacouture, Éditions Grasset, 2012.

EXERCICES DE SURVIE

JORGE SEMPRUN

EXERCICES
DE SURVIE

récit

Introduction de Régis Debray

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
quarante exemplaires sur vélin pur fil des papeteries
Malmenayde numérotés de 1 à 40.*

Semprun en spirale

par Régis Debray

Aime-t-on Jorge Semprun pour ce qu'il a été ou pour ce qu'il a fait de ce qu'il fut? Il peut sembler absurde, encore plus pour lui que pour d'autres, de vouloir dissocier l'œuvre de la vie, mais devant l'avalanche des hommages posthumes à l'individu, on se prend à penser que le témoin a fini par faire de l'ombre au poète. On avait toutes les raisons de se laisser éblouir : cette ombre personnelle est un habit de lumière. L'homme portait les cicatrices d'un xx^e siècle d'épouvante. Il en a épousé les ensorcellements et les désillusions, à bras le corps. Pareille densité de destin, peu de nos aînés auraient pu y prétendre.

Sans doute, parmi ces élus de l'Histoire, cette aristocratie du malheur, n'aurait-il pas manqué lui-même de placer son grand frère, Malraux, qu'il admirait et dont le mot d'ordre : « transformer l'expérience en conscience » aurait pu être le sien. Plus mondial peut-être, mais moins européen, le Français monolingue est passé par Shanghai mais non par Buchenwald. Notre homme-frontière polyglotte, hispano-germano-français, est, lui, un feuilleté d'Europe, un concentré de ses plus hauts lignages. Il a fait se rencontrer le courage et le panache du Castillan, le souci

métaphysique de l'Allemand, et la sèche lucidité du Français. Résistant à Paris, déporté près de Weimar, clandestin à Madrid – puis ministre au même lieu –, la légende avait de quoi faire. Il en résulta un écrasant prestige. Ce que le Hongrois Imre Kertész, ancien déporté lui aussi et Prix Nobel de littérature, a appelé, avec un léger sourire, « une sorte de héros officiel » dans l'Union européenne (qui en avait peu de cette consistance). Mais quoi? D'autres ont survécu aux camps, y compris d'extermination – Antelme, Rousset, Primo Levi, Jean Cayrol. D'autres furent résistants et des plus braves, de Roger Vailland à Daniel Cordier. D'autres, plus jeunes et sous d'autres latitudes, furent des militants clandestins confrontés à leur tour à la torture et à la mort, et tous ceux-là aussi ont fait œuvre de mémoire. Oui, mais aucun ne l'a fait comme notre grand d'Espagne. Son accent est inimitable. L'autorité morale est une chose. La qualité d'un timbre en est une autre. Oublions un instant la première pour tenter de comprendre la seconde.

Le récit qui suit y prédispose mieux que tout autre. Ce soliloque peuplé de jaillissements fantomatiques, ce laisser-courre du songe chez un vieil homme affronté à des retours de flamme, comme à autant d'énigmes baroques, incompréhensibles, c'est à la fois un blason et un transparent. La griffe, la marque Semprun s'y trouve à l'état pur, et tout entière.

Mais encore? Qu'est-ce qui n'est qu'à lui?

Cette façon de marier l'intime avec le bruit et la fureur. Mémorialistes et chroniqueurs n'ont pas coutume d'entremêler tendresses, confidences et débâcles du corps à l'évocation de leurs hauts faits. Les romanciers, eux, c'est leur travail, depuis Fabrice à Waterloo. Semprun croise les

rubriques et donne une dimension romanesque à l'événement réel. Il privatise l'Histoire tout en historisant sa vie. La mémoire, on le sait, est un drôle de réfrigérateur : elle fait fondre les grandes lignes et conserve les détails au frais. L'histoire-récit s'en distingue par son goût des synthèses et des équilibres. Elle brosse à grands traits panoramas et perspectives. Avec sa mosaïque en pointillé, Semprun annexe l'histoire à la mémoire – ce qui le distingue de Malraux, qui fait l'inverse. Pour le Conquérant adepte des voies royales et des fastueux survols, qui le prend de haut avec les faits, l'expérience vécue sert de tremplin à l'imaginaire. Pour le méticuleux qui creuse et fouille son vécu, sa *vivencia*, l'imagination est au service de la réalité, qu'elle reconstitue par bribes. Malraux tient son passé pour un acquis, Semprun, pour une question. Le premier transfigure, le second recompose. Et nous voyons un puzzle se mettre en place, par un interminable jeu de correspondances et de coïncidences. Qu'on pardonne le parallèle. Goûter, c'est comparer.

Cette façon aussi d'aller et venir entre le Lutetia d'aujourd'hui et le Lutetia de 1945. Entre le présent et l'imparfait de l'indicatif. Comme si rien n'était joué, comme si sa vie elle-même se rejouait à chaque inopiné retour de flamme, à chaque nouvelle résurgence de hasard, qui vient compléter le puzzle avec une pièce manquante. Comme si c'était toujours à la fin qu'on découvrait son début. « Soixante ans plus tard, je me suis souvenu... » Comme si, mais n'est-ce pas ainsi que les choses se passent, réellement, chez nous tous, l'on ne cessait d'arriver en retard dans sa propre vie. Ce tremblement perpétuel, inquiet,

obstiné du souvenir confère un rare accent d'authenticité à l'inlassable quête d'exactitude.

Ce détachement ironique, cette façon un peu distante d'être à soi-même son Sphinx, sans lamento ni pathos. Le sujet s'interroge en tant qu'objet, sur un ton qui n'est pas celui du procureur ou de l'avocat mais du juge d'instruction raboutant les pièces, reprenant le dossier (J. S., matricule 44904). Nous n'avons pas ici un document ni un témoignage. (Le document serait monocorde, brut de décoffrage, sans relief, et le témoignage linéaire, trop sagement ordonné.) Nous avons une enquête. Et sous un apparent désordre, un dur travail de reconquête. Du souvenir sur l'oubli. D'un sens possible sur des incohérences. De la vie sur la mort.

Cette façon enfin qu'a le récit de tourner en rond dans le brouillard, de se faire litanie et mélodie en repassant par les mêmes lieux et les mêmes personnages, de tirer et retirer les mêmes tiroirs. C'est en fait une spirale parce que chaque digression fore plus profond, en vrillant. Au centre du tourbillon, Semprun, toujours lui. Oui, d'aucuns ont parlé d'obsession et de narcissisme. Mais regardons-y à deux fois. Si Semprun, la plupart du temps, reste le centre des histoires racontées par Semprun, ce centre est un carrefour d'anonymes ou d'inconnus, un rond-point qui nous fait rayonner, lui l'auteur et nous lecteurs avec lui, dans tous les azimuts. Comme si celui qui se cherche ne pouvait se trouver qu'en tombant sur d'autres, si l'enquêteur courant après lui-même devait, à peine parti dans ses souvenirs, bifurquer sur l'un, puis sur l'autre, et un troisième arrive, sans coup férir, au point qu'il finirait presque par s'égarer en route. On dirait un monologue

que les interférences viendraient sans cesse interrompre et relancer, où chaque coupure, bizarrement, fait avancer. Sur cette mémoire-miroir, en somme, un vieil homme se penche à la recherche de son vrai visage, net et définitif, et voilà que d'autres, des dizaines de visages se bousculent dans le champ, le tirant à hue et à dia, jusqu'à le faire douter de lui-même. Cet orgueilleux, ce solitaire avait une foule d'hommes et de femmes derrière lui, en lui. Et nous la fait découvrir en se découvrant à nous. Quelle vie est en ligne droite? Aucune, mais la sienne, plus qu'aucune autre, a tant zigzagué à travers les époques, les pays, l'Europe, les pires souffrances humaines et nos plus insubmersibles rêves qu'à en suivre le trajet, plein d'à-coups et de surprises, c'est comme si l'on recueillait, l'espace d'une lecture, le meilleur de nous-mêmes.

Avertissement de l'éditeur

Exercices de survie est un texte inachevé. Jorge Semprun travaillait à sa rédaction quand la maladie l'a empêché de poursuivre son projet.

Lors des entretiens qu'il a eus avec Franck Apprederis pour la réalisation du documentaire *Empreintes : Jorge Semprun*, réalisé en 2010, il expliquait qu'il commençait un livre « conçu comme une suite » :

Il serait difficile de tomber sur une période de ma vie où je ne travaille pas à quelque chose, parce que écrire fait partie de mes raisons de vivre, d'accepter la vie telle qu'elle est. Donc je suis en effet en train de travailler. Mais peut-être sur trop de projets à la fois. Deux sont fondamentaux : un « vrai » roman, enfin une histoire où tout serait vrai parce que j'aurais tout inventé, sauf l'histoire du xx^e siècle en arrière-plan. Et puis une réflexion, qui reprendrait les thèmes autobiographiques que j'ai déjà abordés, mais plus « systématiquement ». Ce livre serait conçu comme une suite. Il pourrait y avoir un, deux, trois, quatre, autant de volumes, sous le même titre : *Exercices de survie*, où je reconstruirais la vie, ma vie, en fonction du thème. La première partie est pratiquement prête et porte sur l'expérience de la Résistance, et ma jeunesse. Le thème sur lequel elle s'articule est un thème dont j'ai très peu parlé

mais que j'aborde là autant par l'expérience vécue que par la réflexion : c'est la torture.

Voici le premier volet de cet ensemble, de ce « livre interminable » comme le qualifiait Jorge Semprun.

Exercices de survie

I

... comparant tout sans le vouloir à la torture...

ARAGON

Chanson pour oublier Dachau

J'étais dans la pénombre lambrissée, discrètement propice, du bar du Lutetia, quasiment désert. Mais ce n'était pas l'heure ; je veux dire, l'heure d'y être en foule, l'heure d'y être attendu ou d'y attendre quelqu'un. D'ailleurs, je n'attendais personne. J'y étais entré pour évoquer à l'aise quelques fantômes du passé. Dont le mien, probablement : jeune fantôme disponible du vieil écrivain que j'étais devenu.

La vieillesse, bien sûr, la finitude, étaient prévisibles, inscrites d'emblée dans la banalité placide ou funeste du cours des choses. Aucune surprise d'y être enfin parvenu, aucun mérite non plus. Un peu de lassitude, parfois, c'est vrai. De l'étonnement aussi, allègre à l'occasion, excitant, ou bien, selon le cas, tout au contraire, agacé, mélancolique, d'avoir manqué tant d'occasions de mourir jeune.

Écrivain, pourtant ? Était-ce tellement évident à l'heure lointaine que j'évoquais ? Je me trouvais plutôt, à l'époque, devant l'impossibilité radicale, l'indécence même de l'écriture.

Donc, j'étais au bar du Lutetia, je n'attendais personne.

J'avais tout juste le désir d'éprouver mon existence, de la mettre à l'épreuve.

Jadis, le Lutetia était un lieu à éviter.

Je parle des temps de l'Occupation, bien évidemment. Et le Lutetia n'était pas le seul lieu à éviter, certes. Il y en avait d'autres, nombreux, dans la topographie parisienne.

Des hôtels, souvent. Ainsi, le Majestic, avenue Kléber.

En 1943, l'année de mes vingt ans, au début de cette année-là, il m'arrivait de parcourir ce quartier. Je revenais de l'avenue Niel, par exemple, pour reprendre le métro à Étoile, ou plutôt à quelque autre station des environs. Il fallait si possible éviter Étoile, il y avait là plus souvent qu'ailleurs des contrôles d'identité. Ou bien je sortais de l'une de ces stations et je marchais vers l'avenue Niel. Parfois, si le temps était beau et l'humeur enjouée, je roulais à bicyclette. Dans ce cas, au retour, vers mon quartier du Panthéon, à l'aller aussi, j'évitais le Majestic, l'avenue Kléber.

Mais quel que fût le moyen de locomotion, à la fin, quelques centaines de mètres de feinte flânerie suffisaient pour m'assurer de n'être pas suivi. Car j'allais retrouver Henri Frager, « Paul », le patron de Jean-Marie Action, mon réseau Buckmaster. Ou bien je venais de le quitter, d'avoir eu rendez-vous avec lui.

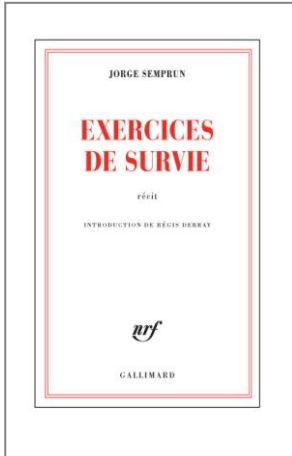
Il fallait l'attendre, un certain jour de la semaine, à une certaine heure de la matinée, sur le trottoir des numéros impairs de l'avenue Niel, précisément entre le un et le sept, en face des Magasins Réunis, aujourd'hui la FNAC.

S'il était seul, il s'arrêtait, je lui parlais, on expédiait la question à régler, qui pouvait être toute simple : mission

<i>Semprun en spirale</i> , par Régis Debray	9
<i>Avertissement de l'éditeur</i>	15

EXERCICES DE SURVIE

I.	19
II. Retour au Lutetia	85



Exercices de survie

Jorge Semprun

Cette édition électronique du livre
Exercices de survie de Jorge Semprun
a été réalisée le 20 novembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139002 - Numéro d'édition : 250401).

Code Sodis : N53627 - ISBN : 9782072477485
Numéro d'édition : 246218.